

Préface

LE DEVOIR DE RESTER FIDÈLES

Comme le montre merveilleusement Jean-Paul Huchon, la vie entière de Michel Rocard, sa vie d'homme, sa vie d'engagé, fut cet effort constant pour tendre vers l'harmonie, pour mettre l'action, son action, au service d'une vie meilleure, au service de ses valeurs.

Au fond, si Jean-Paul Huchon a souhaité prendre la plume, et si j'ai eu pour ma part un plaisir sincère à lire cet ouvrage dense, juste et profond, c'est parce que nous ressentons tous deux le besoin de lui être fidèles. Non pour accaparer son héritage, car personne ne peut capturer Michel Rocard – son legs est trop grand et trop plein pour être saisi par quiconque. Mais pour être fidèles à ce qui lui survit, c'est-à-dire à sa façon d'aborder les enjeux de notre temps, à cette rectitude intellectuelle et morale, à ce souci qu'il avait de vouloir réconcilier la politique avec le réel.

À mon sens, cet héritage est fait de trois enseignements.

Le premier est que la pensée doit toujours précéder l'action. Michel Rocard était un amoureux de la pensée. Il n'avait pas des idées pour s'en servir, mais

pour les servir. Sur la torture en Algérie, l'étouffement de la société française, la lourdeur de l'État, le réchauffement climatique, la fatigue de l'Europe, l'oubli de l'Afrique, la pensée précédait la parole et l'exigence intellectuelle était la condition de chaque décision. À la fin de sa vie, Michel Rocard était inquiet. Notre époque le tourmentait. Il estimait qu'elle incite de plus en plus les femmes et les hommes d'action à dissocier la pensée et l'engagement. Il craignait qu'elle les contraigne à réagir plutôt qu'à agir, qu'elle les détourne de la réflexion, de l'écriture, de l'Histoire. Il n'avait pas tort. Être fidèle à Michel Rocard, c'est donc trouver le moyen de s'arracher de la dictature du présent pour comprendre le fait social, pour prendre la distance nécessaire à l'action juste et efficace.

Le deuxième enseignement de l'héritage rocardien, c'est justement l'efficacité. Ce qu'il nous faut retenir, c'est que l'action ne vaut que parce qu'elle atteint ses buts, que parce qu'elle permet de transformer effectivement le monde et les choses. C'est pourquoi je suis convaincu de la nécessité d'expérimenter avant de faire, d'évaluer avant de juger. «C'est à cet univers en mutation qu'il nous faut nous préparer. Et nous ne le ferons bien que si nous savons évaluer correctement ce que nous mettons en œuvre. L'évaluation des politiques publiques sera un aspect essentiel de la modernisation politique¹.» Voilà ce que Michel Rocard affirme en 1988 dans son discours de politique générale. Et lorsqu'il annonce la création du RMI, il défend immédiatement la création d'une commission interministérielle qui en suivra pas à pas l'application. Aujourd'hui

1. Déclaration de politique générale, Assemblée nationale, 29 juin 1988.

encore, nous avons un travail considérable à mener pour rendre l'action publique plus efficace. Pour vérifier qu'elle atteint bien les objectifs politiques que nous lui avons fixés, qu'elle sert justement les valeurs auxquelles nous croyons.

Le troisième enseignement de l'héritage rocardien, c'est la confiance. Tout au long de son existence, Michel Rocard s'est attaché à repenser en profondeur la relation entre l'État et la société civile. Pour la «deuxième gauche» qu'il incarne, le rôle de l'État n'est plus de dicter le changement, mais de l'organiser. Il consiste à reconnaître que l'énergie de la société, la liberté des syndicats, des travailleurs, des acteurs économiques, des associations, des élus, sont de véritables leviers de la transformation du social. Dès les années 1960, Michel Rocard en appelle à la décentralisation et à ce qu'il nomme la «diffusion des responsabilités». Parce qu'il est convaincu des forces de la multitude¹.

Michel Rocard était à l'avant-garde. Qui peut douter, aujourd'hui, du fait que l'énergie française vient du corps social? Que la capacité d'innover, de transformer le pays, est d'abord l'œuvre de la société civile, de ceux qui inventent, qui cherchent des solutions, partout dans nos territoires?

La communauté de volontaires qui se reconnaît en lui, qui aborde le monde et les choses à travers le prisme qu'il a taillé, est encore bien vivante. Alors, ensemble, soyons fidèles à Michel Rocard! Le bel ouvrage de Jean-Paul Huchon nous y incite avec force.

Emmanuel MACRON

1. Cf. «Justice et marché», entretien entre Michel Rocard et Paul Ricœur, *Esprit*, janvier 1991, p. 5-22.

Avant-propos

Samedi 2 juillet 2016. Je ne pouvais l'imaginer, mais c'est arrivé. Michel Rocard, quatre-vingt-six ans, vient de mourir. Il était à la Pitié-Salpêtrière depuis dix jours, atteint d'une pneumonie compliquée d'un double AVC. Affaibli depuis des mois, il continuait de se rendre à son bureau proche de l'Étoile, d'écrire des articles¹, de prononcer des conférences, de recevoir ses amis, de participer à des colloques.

Il avait en chantier un nouveau livre, le *Dictionnaire amoureux de Matignon*, un haut lieu du pouvoir qu'il raconte avec une incroyable précision. Deux après-midi, il m'avait demandé de passer le voir à son bureau pour me lire les passages les plus importants et vérifier ses souvenirs. Une fois de plus, j'avais été frappé par son inlassable curiosité, sa volonté d'aller au bout de tous les sujets, même les plus futiles. Le décor de Matignon, le ballet des services du Premier ministre, la disposition des salles, la vaisselle, les détails du protocole, le rythme des heures et des réunions, les événements que nous y avons vécus, la paix en Nouvelle-Calédonie, les grands conflits sociaux, les

1. Le dernier, qualifié de «testament», dans *Le Point* du 23 juin 2016.

grandes heures au Parlement, sa relation avec François Mitterrand, ses rapports avec les socialistes, tout cela est décrit avec une grande liberté de ton, une surprenante distance. Je redécouvre un Michel toujours très impliqué, mais en décalage étrange avec l'actualité, comme s'il n'était déjà plus parmi nous.

Il est vrai que, sur le tard, Michel, autrefois si parisien, si urbain, si branché sur le monde, a changé de vie. Il habite à la campagne, dans les Yvelines, où il profite de sa maison du Mesnil-Saint-Denis, qu'il m'a fait découvrir en été. Un joli paysage, en pente, et les forêts avoisinantes. Lui qui n'a rien du provincial ni du banlieusard, le voilà qui jardine, qui arpente les allées et dit sa passion des fleurs. Il décrit la beauté de son « paradis », la lumière changeante au fil des heures, les caprices du temps en Ile-de-France, au ciel particulier. Il n'est plus le même depuis son mariage avec sa femme, Sylvie, qui l'apaise et lui apprend la douceur et l'amour des animaux. Pour moi, c'est très nouveau de le voir ainsi, au milieu des trente-cinq chats et quinze chiens recueillis par Sylvie, qui travaille pour la Fondation Brigitte Bardot. Des animaux souvent blessés, abandonnés, malades, qu'il appelle par leur nom. Il semble les connaître tous, décrit les péripéties de leur existence, les caresse. Beaucoup d'aboiements, de miaulements, de mouvements joyeux ou calmes. Les chats montent sur la table, sur ses épaules, les chiens cherchent des caresses. Étonnant.

Depuis quelques années, Michel s'est habitué à cette vie de gentleman-farmer. Il passe des heures dans sa bibliothèque, à relire ou écrire, sans cesser de faire quelques allers-retours vers son bureau, à Paris. Le lien avec sa vie d'avant. Il a beaucoup vieilli, certes. Il s'est assagi, mais il demeure curieux de tout, toujours en éveil,

à réfléchir aux sujets qui le hantent : le réchauffement de la planète, le drame des migrants, les déceptions de la construction européenne, l'agacement devant le déclin des socialistes, leur incapacité à être à la hauteur de leur histoire.

Malgré une surdité handicapante, il recherche toujours le dialogue, l'échange de points de vue, délivrant les siens avec une passion et une simplicité qui forcent l'admiration. Une amie qui m'a accompagné dans son refuge campagnard en est revenue bluffée par sa hauteur de vue, si éloignée de la politique actuelle.

Je me suis souvent dit que nous avions eu de la chance de vivre auprès de lui une aventure unique, qui nous marque à jamais. Je mesure aussi à quel point la politique s'est abaissée, avilie, formatée, au gré des petites phrases et des tweets assassins, artefacts prétentieux dont les médias nous rebattent les oreilles. Médiocrité ordinaire et différence sidérale avec la politique « d'avant ». De quoi me rendre pessimiste pour l'avenir, même quand je retrouve Michel souriant, les yeux brillants, si vivant que l'on n'imagine pas que cela prendra fin.

Hélas, à l'hôpital où je lui rends visite, la réalité s'impose. Sylvie se tient à ses côtés, inquiète, masquant sa tristesse. Son officier de police veille également. Nous ne sommes pas nombreux à être venus. Emmanuel Macron est discrètement passé. Quelques amis également. Mais ni le président ni le Premier ministre, car l'hospitalisation reste secrète. Nous sommes fin juin. Sur son lit d'hôpital, Michel est encore éveillé, mais fatigué. Il a du mal à respirer et à rester allongé. Il bouge beaucoup. Il prononce des phrases incompréhensibles, parfois des sortes de cris, comme de douleur. Il est conscient, il me reconnaît comme il reconnaît mon fils Thomas, qui m'a

accompagné. Il le voyait souvent à la maison, à Conflans-Sainte-Honorine, autrefois. Les yeux vifs, il dit des mots étranges, répète le mot «Brexit» dont il semble penser que c'est plutôt une chance pour l'Europe. Il essaie de communiquer, mais il n'en peut plus.

Nous sommes le mercredi 29 juin.

Nous restons un moment avec Sylvie, que je trouve admirable de retenue, de tendresse. Puis je rencontre les médecins. «Il faut le laisser aller doucement vers sa fin», disent-ils. Michel s'endort. Nous quittons l'hôpital avec un pesant sentiment de fatalité, sans l'accepter toutefois. Ce qui choque, c'est de penser qu'une si belle intelligence est en train de disparaître. Le contraste est insupportable entre ce que j'ai toujours vu de lui – intelligence, rêve, réalisme, souci permanent de comprendre et de convaincre – et ce moment de perdition. Thomas, le cœur serré, accuse le coup lui aussi. Journaliste, il espérait l'interviewer sur la politique. Il ne le pourra pas. Nous remontons le boulevard de l'Hôpital à pas lents, les yeux humides. Où allons-nous? Pourquoi cela va-t-il tout d'un coup si vite?

Le vendredi 1^{er} juillet, je me rends aux journées du Cercle des économistes, à Aix-en-Provence, qui se tiennent chaque année en même temps que le festival d'art lyrique. Journées ensoleillées, amicales, souvent passionnantes. J'assiste à la conférence sur la gouvernance d'Augustin de Romanet, président d'Aéroports de Paris, qui exprime un point de vue atypique et brillant. J'arpente les rues d'Aix, j'admire une fois encore le cours Mirabeau et les fontaines de cette ville magnifique, baignées dans le soleil.

Tout à l'heure doit être joué *Così fan tutte* de Mozart. Superbe soirée en perspective, très attendue des mélomanes, dans l'opéra en plein air.

Il est 19 heures. Sylvie m'appelle : « *Jean-Paul, Michel est parti.* » Choc redouté, mais violent. Je ne sais pas quoi dire, je mesure la brutalité de l'événement, sa tristesse à elle. Je suis bouleversé.

Assez vite, la nouvelle se propage et le monde médiatique s'emballe. Il n'est évidemment plus question d'opéra. J'abandonne Mozart. Les chaînes nationales et d'info continue, à mes trousses, viennent à mon hôtel filmer et enregistrer des interviews à la chaîne. Parler de Michel. Témoigner. Je trouve les mots, bien sûr, ma voix tremble un peu. La cavalcade médiatique dure une partie de la nuit. Je sens le respect unanime envers celui qui vient de disparaître et qui a tant marqué la France. Pas de questions saugrenues des journalistes, qui reviennent sur le passé, mais insistent aussi sur ce que Rocard disait de l'avenir, les leçons que l'on peut en retenir. Rien de bas ni de complaisant dans ces hommages.

Lors des obsèques, beaucoup d'amis de Michel sont venus, presque tout mon ancien cabinet à Matignon. Bernard Spitz, qui préside la Fédération des assurances, est particulièrement touché. Chacun partage une même et forte émotion. Je me souviens soudain que nous devions déjeuner avec Michel et Sylvie chez eux, dans les Yvelines, le samedi suivant.

Michel meurt à quatre-vingt-six ans. Cela efface tout, du moins pour un temps. Car l'actualité poursuit sa course. L'hommage rendu, le temps aura raison de cette date de notre histoire : la mort d'un homme politique qui laisse un souvenir de fidélité à ses convictions et de gouvernance heureuse. Sans aucune médiocrité. C'est dire son originalité !

Le 7 juillet, journée des hommages. Elle commence par un « culte d'adieu » protestant dans

le XVII^e arrondissement de Paris, en mémoire de celui qui se déclarait agnostique, mais avait été profondément marqué, dans sa jeunesse, par l'éthique protestante. Puis, avant les adieux du PS, nous nous retrouvons dans la cour d'honneur des Invalides pour l'hommage national. Tous les responsables politiques, ceux qu'il avait aimés et les autres, sont venus. Tous ses vieux amis, au bord des larmes comme moi. Ses adversaires pour une fois touchés, eux aussi.

Je sais bien que les obsèques nationales sont empreintes d'une certaine hypocrisie, mais il est exceptionnel qu'un homme soit regretté de manière si unanime. Tous les dirigeants et VIP présents affectent une gravité apparemment sincère, en tout cas inhabituelle.

Le premier à prendre la parole est un vieux et fidèle témoin de ses combats politiques et syndicaux, Edmond Maire, ancien secrétaire général de la CFDT. Avec émotion, il salue «l'exemple» de Michel, qui «faisait appel à l'intelligence des citoyens», et détaille «l'ampleur de son apport et de son influence»: «Ses convictions, sa franchise proverbiale, son expertise économique se sont conjuguées pour démontrer que la construction de l'avenir ne dépend pas d'abord d'un programme politique, mais d'une citoyenneté active.»

François Hollande salue la «grande et belle figure de la République», qu'il tire à lui dans le contexte politique de forte tension, comme pour faire croire qu'il sera candidat à la présidentielle 2017. Message à ses rivaux: il relève que «jamais Michel Rocard n'a joué contre sa famille politique, même quand il a fallu qu'il s'efface devant François Mitterrand» en 1981 et 1988. Il reprend à son compte la méthode Rocard, celle du compromis: «L'épreuve des faits lui a montré que le compromis n'est pas une faiblesse, que la négociation n'est pas un défaut

de volonté et que l'on obtient toujours davantage par le dialogue que par la confrontation. Car le dialogue est l'instrument nécessaire de l'accord, de la convention, du contrat, au bon niveau.»

Dans une allusion limpide aux débats autour de la loi Travail, il répond aux détracteurs de l'article 49-3 pour faire passer les lois Macron puis El Khomri: «Pour Michel Rocard, le dialogue était la meilleure manière de réformer, mais pour lever les blocages il n'a pas hésité à recourir aux procédures prévues par la Constitution.» Si nul ne se souvient qu'il a eu recours vingt-huit fois en trois ans à cette arme du 49-3, en revanche nombre des actes du Premier ministre Rocard restent dans les esprits. Le président cite, entre autres textes essentiels, la création de la CSG: «Il a doté la Sécurité sociale d'une ressource dynamique et universelle. Le mécanisme simple et robuste de la CSG continue d'être une référence, y compris pour les évolutions vers le prélèvement à la source de l'impôt» (décidées par François Hollande). Enfin, à l'adresse de la gauche divisée, il rappelle que, si le théoricien de la deuxième gauche «pouvait être sévère à l'égard de la première», il savait aussi «que les deux gauches devaient s'unir pour gouverner».

Michel n'aimait pas faire de mal à qui que ce soit. Ce n'était pas sa manière d'être. Il se distinguait de tous ceux qui croient qu'un «bon politique» doit nécessairement être un «tueur». Il n'était pas un saint, bien sûr, mais un grand homme simplement respectable, qui croyait au bien commun, à la nécessité de s'élever au-dessus de soi-même. Une exigence qui a heureusement inspiré les nombreuses émissions et les numéros spéciaux de la presse publiés à cette occasion, comme si chacun avait compris que, pour être à sa hauteur, mieux valait s'abstenir de toute médiocrité.

Fin de la cérémonie. La *Marche funèbre* me fait craquer. Je voudrais qu'elle ne s'arrête jamais. Nous nous embrassons à l'entrée de la cour des Invalides. Difficile de partir. Je n'aurais jamais cru qu'un homme comme Michel pût mourir. Je le voyais toujours nous éclairer, nous guider et parfois nous surprendre par l'alacrité de son jugement. Une partie de nos vies s'en est allée. Qu'en sera-t-il sans lui?

À l'émotion brutale de l'événement succède le travail de mémoire. Avec ce livre, je souhaite témoigner passionnément et simplement. Raconter le Michel Rocard que j'ai accompagné si longtemps, même si je n'ai pas vécu tous les moments de sa vie, notamment son enfance et sa jeunesse. En m'éloignant du seul commentaire politique, je veux évoquer l'homme et l'ami que j'aimais, quitte à laisser les sentiments m'envahir, au point de dire des choses qui étonneront ou choqueront. L'écrire en tout cas avec empathie et vérité. Avec la certitude que ce dirigeant irremplaçable a laissé son empreinte sur la France.

Son message peut encore nous servir, nous ramener à l'essentiel. La politique peut ne pas être contingente ou médiocre, il n'est pas nécessaire d'être méchant pour être efficace, une autre manière de faire de la politique est possible, une gouvernance heureuse n'est pas du domaine de l'utopie. Il faut s'ouvrir au monde pour le comprendre et le maîtriser...

Je veux simplement, si possible, convaincre que son exemple est toujours vivant. Aujourd'hui. Demain.

PREMIÈRE PARTIE

DANS L'INTIMITÉ

1

Le pouls d'Anquetil

Ce dont se souviennent les Français, c'est d'abord l'image d'un homme plutôt petit, à la poitrine creusée, pas follement élégant, parfois étrangement accoutré, comme lors de son apparition avec casquette et godilots, au côté de Mitterrand en terre languedocienne.

Là où il est beau et attirant, c'est quand il largue les cravates et ses étranges costumes croisés à rayures qui lui élargissent encore les épaules, ou quand il revêt un pull marin qui lui donne une allure plus jeune.

À première vue donc, un type plutôt «racho» selon l'expression populaire. «Toute mon enfance, a-t-il confié, je me suis vécu comme malingre. J'en souffrais. J'étais, pensais-je, programmé pour être aussi embarrassé de mon corps que mon père, que je n'avais jamais vu courir. J'étais le fils de cet homme-là... Mais une fois scout, je me suis mis à arpenter les forêts et les routes de la région parisienne. Et j'ai pu conjurer ce que je croyais une fatalité, une forme d'impotence héritée de mon père. Ça compte dans une vie¹!»

1. Michel Rocard, *Si la gauche savait*, entretiens avec Georges-Marc Benamou, Robert Laffont, 2005.